

Du texte à l'action

Paul Ricœur

Du texte à l'action

Essais d'herméneutique
II

Éditions du Seuil

ISBN 978-2-02-106821-4

© Éditions du Seuil, 1986

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface

Le lecteur trouvera ici rassemblés les principaux articles que j'ai publiés en France ou à l'étranger durant les quinze dernières années. Ce recueil fait ainsi suite au *Conflit des interprétations* qui couvrait la période des années soixante. Si on n'a pas conservé le même titre pour cette série d'articles, c'est en grande partie parce que je m'y montre moins soucieux de défendre la légitimité d'une philosophie de l'interprétation face à ce qui m'apparaissait alors comme un défi, qu'il s'agisse de sémiotique ou de psychanalyse. N'éprouvant plus guère le besoin de justifier le droit à l'existence de la discipline que je pratique, je m'y livre sans scrupule ni souci apologétique.

Les trois premiers essais, il est vrai, portent encore la marque d'une exigence de légitimation ; mais c'est moins à l'égard de concurrents présumés que je cherche à me situer, que par rapport à ma propre tradition de pensée. Je dis d'abord que l'herméneutique – ou théorie générale de l'interprétation – n'a jamais fini de « s'expliquer avec » la phénoménologie husserlienne ; elle en sort, au double sens du terme : c'est le lieu d'où elle provient ; c'est aussi le lieu qu'elle a quitté (on lira dans un autre recueil publié chez Vrin les études plus techniques que j'ai écrites : *A l'école de la phénoménologie*). Je reconstitue ensuite la lignée d'ancêtres que l'herméneutique contemporaine – c'est-à-dire postheideggérienne – conjugue avec son ascendance husserlienne ; le nom de Schleiermacher vient ainsi s'inscrire à côté de celui de Husserl sans toutefois le remplacer. Le thème de la distanciation me donne l'occasion de marquer ma contribution personnelle à l'école phénoménologique-herméneutique ; celle-ci est assez bien caractérisée

par le rôle que j'assigne à l'instance critique dans toutes les opérations de pensée relevant de l'interprétation. C'était jadis le même recours à cette instance qui me permettait de convertir en alliés les adversaires avec qui je polémiquais.

Les textes de la seconde série illustrent mieux la tonalité irénique dont je m'autorise dans cet ouvrage. Ici, je fais de l'herméneutique. Je viens de dire d'où je viens. Je dis maintenant où je vais. Une dominante s'affirme degré par degré dans cette entreprise d'herméneutique militante, à savoir la réinscription progressive de la théorie du texte dans la théorie de l'action. Ce qui, au fond, m'a toujours le plus intéressé dans l'analyse sémiotique ou sémantique des textes, c'est le caractère paradigmatique de leur configuration à l'égard de la structuration du champ pratique où les hommes figurent comme des agents ou des patients. Certes, les textes – principalement littéraires – sont des ensembles de signes qui ont peu ou prou rompu leurs amarres avec les choses qu'ils sont censés désigner. Mais, parmi ces choses dites, il y a des hommes agissants et souffrants ; de plus, les discours sont eux-mêmes des actions ; c'est pourquoi le lien mimétique – au sens le plus actif du terme – entre l'acte de dire (et de lire) et l'agir effectif n'est jamais tout à fait rompu. Il est seulement rendu plus complexe, plus indirect, par la cassure entre *signum* et *res*. Les essais qui composent la seconde section produisent, degré par degré, le renversement de priorité à la faveur duquel le souci pratique reconquiert la prééminence qu'une conception limitée de la textualité commence par oblitérer. L'essai initial et l'essai terminal marquent ainsi le *terminus a quo* et le *terminus ad quem* de ce déplacement d'accent ; au point de départ, le texte et sa structuration interne, avec toutefois en sourdine son pouvoir de refiguration externe ; au point d'arrivée, une esquisse du concept de raison pratique et l'irruption de l'agir dans le temps présent sous la figure de l'initiative. L'essai inédit en français et qui a eu une certaine fortune en langue anglaise sous le titre « Le modèle du texte : l'action sensée considérée comme un texte » marque le tour-

nant d'une problématique à l'autre, sans toutefois que la notion de texte perde ce que j'ai appelé plus haut son caractère paradigmatique : mais, ici, « modèle de » devient « modèle pour », selon une heureuse formule de l'anthropologue Clifford Geertz. La vieille polémique entre *expliquer* et *comprendre* peut alors être reprise à frais nouveaux, dans un sens moins dichotomique et plus dialectique, avec en outre un champ d'application plus étendu : non seulement le texte, mais l'historiographie et la *praxis*. Quant au rôle assigné à l'imagination dans le travail de configuration du texte et de refiguration de l'action, il annonce la thématique de la troisième partie.

On a rassemblé dans la dernière section quelques essais où prédomine le thème de l'idéologie. Ils se rattachent au groupe précédent par le rôle assigné à l'imagination créatrice et au schématisme au plan de la pratique sociale. Cette fonction spécifique de l'imagination est à rapprocher du rôle que je lui assigne par ailleurs dans *La Métaphore vive* et dans *Temps et Récit*. En outre, l'examen du phénomène idéologique rejoint la critique idéologique, au sens de K. O. Apel et de Jürgen Habermas, et offre un exemple concret d'intégration de l'instance critique au procès interprétatif, selon le vœu énoncé plus haut. L'ensemble se termine par une réflexion de caractère peu technique sur les rapports entre éthique et politique ; cette esquisse amorce une recherche plus systématique qui reste à faire portant sur les connexions étroites entre théorie de l'action, théorie narrative et théorie éthico-politique.

On a jugé utile de placer en tête de cette collection d'essais un travail initialement destiné à un public de langue anglaise, dont l'ambition était de donner une vue d'ensemble de ma recherche en philosophie, parallèlement à une douzaine d'autres philosophes français. Ce travail a été intégré à ce volume pour deux raisons : d'abord, il donne un aperçu de mes études récentes sur la fonction métaphorique et sur la fonction narrative, et compense ainsi l'élimination volontaire de tous les articles qui ont étayé la construction de mes ouvrages systématiques dans les deux champs ; en outre, cet essai a la particularité de parcourir en

sens inverse les étapes qui ont conduit de mes premiers travaux sur Husserl à la rédaction de *La Métaphore vive* et de *Temps et Récit*. Au terme de cet itinéraire à rebours, le lecteur est conduit au seuil de la première série des essais ici rassemblés.

Paul Ricœur

L'éditeur et Paul Ricœur tiennent à remercier vivement
Kathleen McLaughlin de l'aide amicale qu'elle aura
apportée au cours de la préparation de ce recueil.

En mémoire d'Olivier

De l'interprétation *

Pour donner une idée des problèmes qui m'occupent depuis une trentaine d'années et de la tradition à laquelle mon traitement de ces problèmes se rattache, il m'est apparu que la méthode la plus appropriée était de partir de mon travail actuel sur la fonction narrative, puis de montrer la parenté de ce travail avec mes travaux antérieurs sur la métaphore, sur la psychanalyse, sur la symbolique et sur d'autres problèmes connexes, enfin de remonter de ces investigations partielles vers les présuppositions, tant théoriques que méthodologiques, sur lesquelles l'ensemble de ma recherche s'établit. Cette progression à rebours dans ma propre œuvre me permet de reporter à la fin de mon exposé les présuppositions de la tradition phénoménologique et herméneutique à laquelle je me rattache, en montrant comment mes analyses tout à la fois continuent, corrigent et parfois mettent en question cette tradition.

I

Je dirai d'abord quelque chose de mes travaux consacrés à la fonction narrative.

Trois préoccupations majeures s'y font jour. Cette enquête sur l'acte de raconter répond d'abord à un souci très général, que j'exposais naguère dans le premier chapitre de mon livre *De l'interprétation. Essai sur Freud*, celui de

* L'origine des textes est indiquée en fin de volume, p. 451-452. Pour une bibliographie complète de Paul Ricœur cf. D. F. Vansina, « Bibliographie de Paul Ricœur », in *Revue philosophique de Louvain*, 1984 (NdE).

préserver l'amplitude, la diversité et l'irréductibilité des *usages* du langage. Dès le début, on peut donc voir que je m'apparente à ceux qui, parmi les philosophes analytiques, résistent au réductionnisme selon lequel les « langues bien faites » devraient mesurer la prétention au sens et à la vérité de tous les emplois non « logiques » du langage.

Un second souci complète et d'une certaine façon tempère le premier : celui de *rassembler* les formes et les modalités dispersées du jeu de raconter. En effet, au cours du développement des cultures dont nous sommes héritiers, l'acte de raconter n'a cessé de se ramifier dans des genres littéraires de plus en plus spécifiés. Cette fragmentation pose aux philosophes un problème majeur, en raison de la dichotomie majeure qui partage le champ narratif et qui oppose massivement, d'une part, les récits qui ont une prétention à la vérité comparable à celle des discours descriptifs à l'œuvre dans les sciences – disons l'histoire et les genres littéraires connexes de la biographie et de l'autobiographie – et, d'autre part, les récits de fiction, tels que l'épopée, le drame, la nouvelle, le roman, pour ne rien dire des modes narratifs qui emploient un autre médium que le langage : le film par exemple, éventuellement la peinture et d'autres arts plastiques. A l'encontre de ce morcellement sans fin, je fais l'hypothèse qu'il existe une unité *fonctionnelle* entre les multiples modes et genres narratifs. Mon hypothèse de base est à cet égard la suivante : le caractère commun de l'expérience humaine, qui est marqué, articulé, clarifié par l'acte de raconter sous toutes ses formes, c'est son *caractère temporel*. Tout ce qu'on raconte arrive dans le temps, prend du temps, se déroule temporellement ; et ce qui se déroule dans le temps peut être raconté. Peut-être même tout processus temporel n'est-il reconnu comme tel que dans la mesure où il est racontable d'une manière ou d'une autre. Cette réciprocité supposée entre narrativité et temporalité est le thème de *Temps et Récit*. Pour limitée que soit le problème, en comparaison de la vaste étendue des emplois réels et potentiels du langage, il est en réalité immense. Il rassemble sous un titre unique des problèmes ordinairement traités sous des rubriques différentes : épis-

témologie de la connaissance historique, critique littéraire appliquée aux œuvres de fiction, théories du temps (elles-mêmes dispersées entre la cosmologie, la physique, la biologie, la psychologie, la sociologie). En traitant la qualité temporelle de l'expérience comme référent commun de l'histoire et de la fiction, je constitue en problème unique fiction, histoire et temps.

C'est ici qu'intervient un troisième souci, qui offre la possibilité de rendre moins intraitable la problématique de la temporalité et de la narrativité : celui de mettre à l'épreuve la capacité de sélection et d'organisation du langage lui-même, lorsque celui-ci s'ordonne dans des unités de discours plus longues que la phrase que l'on peut appeler des *textes*. Si, en effet, la narrativité doit marquer, articuler et clarifier l'expérience temporelle – pour reprendre les trois verbes employés plus haut –, il faut chercher dans l'emploi du langage un étalon de mesure qui satisfasse à ce besoin de délimitation, de mise en ordre et d'explicitation. Que le texte soit l'unité linguistique cherchée et qu'il constitue le médium approprié entre le vécu temporel et l'acte narratif, c'est ce que l'on peut esquisser brièvement de la manière suivante. En tant qu'unité linguistique, un texte est, d'une part, une expansion de la première unité de signification actuelle qui est la phrase, ou instance de discours au sens de Benveniste. D'autre part, il apporte un principe d'organisation transphrastique qui est exploité par l'acte de raconter sous toutes ses formes.

On peut appeler *poétique* – à la suite d'Aristote – la discipline qui traite des lois de composition qui se surajoutent à l'instance de discours pour en faire un texte qui vaut comme récit ou comme poème ou comme essai.

La question se pose alors d'identifier la caractéristique majeure de l'acte de faire-récit. C'est encore Aristote que je suis pour désigner la sorte de *composition verbale* qui constitue un texte en récit. Aristote désigne cette composition verbale du terme de *muthos*, terme qu'on a traduit par « fable » ou par « intrigue » : « j'appelle ici *muthos* l'assemblage [*sunthèsis*, ou dans d'autres contextes *sustasis*] des actions accomplies » (1450 a 5 et 15). Par là, Aristote

entend plus qu'une structure, au sens statique du mot : une opération (comme l'indique la terminaison *-sis* de *poièsis*, *sunthèsis*, *sustusis*), à savoir la structuration qui exige que l'on parle de *mise-en-intrigue* plutôt que d'intrigue. La mise-en-intrigue consiste principalement dans la sélection et dans l'arrangement des événements et des actions racontés, qui font de la fable une histoire « complète et entière » (1450 b 25), ayant commencement, milieu et fin. Comprendons par là qu'aucune action n'est un commencement que dans une histoire qu'elle inaugure ; qu'aucune action n'est non plus un milieu que si elle provoque dans l'histoire racontée un changement de fortune, un « nœud » à dénouer, une « péripétie » surprenante, une suite d'incidents « pitoyables » ou « effrayants » ; aucune action, enfin, prise en elle-même, n'est une fin, sinon en tant que dans l'histoire racontée elle conclut un cours d'action, dénoue un nœud, compense la péripétie par la reconnaissance, scelle le destin du héros par un événement ultime qui clarifie toute l'action et produit, chez l'auditeur, la *katharsis* de la pitié et de la terreur.

C'est cette notion que je prends comme fil conducteur de la recherche, aussi bien dans l'ordre de l'histoire des historiens (ou historiographie) que dans l'ordre de la fiction (de l'épopée et du conte populaire au roman moderne). Je me bornerai ici à insister sur le trait qui confère à mes yeux une telle fécondité à la notion d'intrigue, à savoir son *intelligibilité*. On peut montrer de la façon suivante le caractère intelligible de l'intrigue : l'intrigue est l'ensemble des combinaisons par lesquelles des événements sont transformés *en* histoire ou – corrélativement – une histoire est tirée d'événements. L'intrigue est le médiateur entre l'événement et l'histoire. Ce qui signifie que rien n'est événement qui ne contribue à la progression d'une histoire. Un événement n'est pas seulement une occurrence, quelque chose qui arrive, mais une composante narrative. Élargissant encore le champ de l'intrigue, je dirai que l'intrigue est l'unité intelligible qui compose des circonstances, des buts et des moyens, des initiatives, des conséquences non voulues. Selon une expression que j'emprunte à Louis Mink,

c'est l'acte de « prendre ensemble » – de composer – ces ingrédients de l'action humaine qui, dans l'expérience ordinaire, restent hétérogènes et discordants. Il résulte de ce caractère intelligible de l'intrigue que la compétence à suivre l'histoire constitue une forme très élaborée de *compréhension*.

Je dirai maintenant quelques mots des problèmes que pose l'extension de la notion aristotélicienne d'intrigue à l'historiographie. J'en citerai trois. Le premier concerne le rapport entre l'histoire savante et le récit. Il semble, en effet, que ce soit une cause perdue de prétendre que l'histoire moderne ait conservé le caractère narratif qu'on trouve dans les anciennes chroniques et qui a persisté jusqu'à nos jours dans l'histoire politique, diplomatique ou ecclésiastique, qui raconte batailles, traités, partages, et en général les changements de fortune qui affectent l'exercice du pouvoir par des individus déterminés.

Ma thèse est que le lien de l'histoire avec le récit ne saurait être rompu sans que l'histoire perde sa spécificité parmi les sciences humaines. Je dirai d'abord que l'erreur de base de ceux qui opposent histoire à récit procède de la méconnaissance du caractère intelligible que l'intrigue confère au récit, tel qu'Aristote le premier l'avait souligné. Une notion naïve du récit, comme suite décousue d'événements, se retrouve toujours à l'arrière-plan de la critique du caractère narratif de l'histoire. On n'en voit que le caractère épisodique et on en oublie le caractère configuré, qui est la base de son intelligibilité. En même temps, on méconnaît la distance que le récit instaure entre lui-même et l'expérience vive. Entre vivre et raconter, un écart, si infime soit-il, se creuse. La vie est vécue, l'histoire est racontée.

Deuxièmement, en méconnaissant cette intelligibilité de base du récit, on s'interdit de comprendre comment l'explication historique vient se greffer sur la compréhension narrative, de telle sorte qu'en expliquant plus on raconte mieux. L'erreur des tenants des modèles nomologiques n'est pas tant qu'ils se méprennent sur la nature des lois que l'historien peut emprunter aux autres sciences sociales les plus avancées – démographie, économie, linguistique,

sociologie, etc. –, mais sur leur fonctionnement. Ils ne voient pas que ces lois revêtent une signification historique dans la mesure où elles se greffent sur une organisation narrative préalable qui a déjà qualifié les événements comme contribution au progrès d'une intrigue.

Troisièmement, l'historiographie s'est moins éloignée que les historiens ne le prétendent de l'histoire narrative en s'éloignant de l'histoire événementielle, principalement de l'histoire politique. Que l'histoire devienne histoire de longue durée en devenant histoire sociale, économique, culturelle, elle reste liée au temps et rend compte des changements qui relient une situation terminale à une situation initiale. La vitesse du changement ne fait rien à l'affaire. En restant liée au temps et au changement, elle reste liée à l'action des hommes qui, selon le mot de Marx, font l'histoire dans des circonstances qu'ils n'ont pas faites. Directement ou indirectement, l'histoire est celle des hommes qui sont les porteurs, les agents et les victimes des forces, des institutions, des fonctions, des structures dans lesquelles ils sont insérés. A titre ultime, l'histoire ne peut rompre tout à fait avec le récit, parce qu'elle ne peut rompre avec l'action qui implique des agents, des buts, des circonstances, des interactions et des résultats voulus et non voulus. Or l'intrigue est l'unité narrative de base qui compose ces ingrédients hétérogènes dans une totalité intelligible.

Un second cycle de problèmes concerne la validité de la notion d'intrigue dans l'analyse des récits de fiction, depuis le conte populaire et l'épopée jusqu'au roman moderne. Cette validité est soumise à deux attaques de directions opposées, mais complémentaires.

Je laisserai de côté l'attaque structuraliste contre une interprétation du récit qui majore indûment à ses yeux la chronologie apparente du récit. J'ai discuté ailleurs la prétention de substituer une logique « achronique », valable au niveau de la grammaire profonde du texte narratif, à la dynamique de surface à laquelle appartient l'intrigue. Je préfère me concentrer sur une attaque de direction opposée mais complémentaire.

A l'inverse du structuralisme, dont les analyses triom-

phent dans le domaine du conte populaire et du récit traditionnel, maints critiques littéraires tirent argument de l'évolution du roman contemporain pour voir dans l'écriture une expérimentation qui met en échec toutes les normes, tous les paradigmes reçus de la tradition, et parmi eux les types d'intrigues hérités du roman du XIX^e siècle. La contestation par l'écriture est même portée au point que toute notion d'intrigue semble disparaître et que celle-ci perd sa valeur pertinente dans la description des faits narratifs.

A cette objection je réponds que l'on se méprend sur le rapport entre paradigme – quel qu'il soit – et œuvre singulière. Ce que nous appelons paradigmes sont des types de mise-en-intrigue issus de la sédimentation de la pratique narrative elle-même. Nous touchons ici à un phénomène fondamental, celui de l'alternance entre innovation et sédimentation ; ce phénomène est constitutif de ce que l'on appelle une tradition et il est directement impliqué dans le caractère historique du schématisme narratif. C'est cette alternance d'innovation et de sédimentation qui rend possible le phénomène de déviance évoqué par l'objection. Mais il faut comprendre que la déviance elle-même n'est possible que sur le fond d'une culture traditionnelle qui crée chez le lecteur des attentes que l'artiste se plaît à exciter et à décevoir. Or ce rapport ironique ne saurait s'instaurer dans un total vide paradigmatique. Je l'avoue, les pré-suppositions sur lesquelles je m'étendrai à loisir plus loin ne me permettent pas de penser une anomie radicale, mais seulement un jeu avec des règles. Seule est pensable une imagination *réglée*.

Le troisième problème que je voudrais évoquer concerne la référence *commune* de l'histoire et de la fiction au fond temporel de l'expérience humaine.

Le problème est d'une difficulté considérable. D'un côté, en effet, seule l'histoire paraît se référer au réel, même si ce réel est un réel passé. Seule elle paraît prétendre parler d'événements qui se sont réellement produits. Le romancier ignore la charge de la preuve matérielle liée à la contrainte du document et des archives. Une asymétrie irréductible semble opposer le réel historique et l'irréel de fiction.

Il n'est pas question de nier cette asymétrie. Il faut au contraire prendre appui sur elle pour apercevoir le croisement ou le chiasme entre les deux modes référentiels de la fiction et de l'histoire. D'un côté, il ne faut pas dire que la fiction est sans référence. De l'autre, il ne faut pas dire que l'histoire se réfère au passé historique de la même manière que les descriptions empiriques se réfèrent au réel présent.

Dire que la fiction n'est pas sans référence, c'est écarter une conception étroite de la référence qui rejetterait la fiction dans un rôle purement émotionnel. D'une manière ou d'une autre, tous les systèmes de symboles contribuent à *configurer* la réalité. Plus particulièrement, les intrigues que nous inventons nous aident à configurer notre expérience temporelle confuse, informe, et à la limite muette. « Qu'est-ce que le temps ? demandait Augustin. Si nul ne me le demande, je le sais ; si on me le demande, je ne sais plus. » C'est dans la capacité de la fiction de configurer cette expérience temporelle quasi muette que réside la fonction référentielle de l'intrigue. Nous retrouvons ici le lien entre *muthos* et *mimèsis* dans la *Poétique* d'Aristote : « C'est la fable, dit-il, qui est l'imitation de l'action » (*Poétique*, 1450 a 2).

La fable imite l'action dans la mesure où elle en construit avec les seules ressources de la fiction les schèmes d'intelligibilité. Le monde de la fiction est un laboratoire de formes dans lequel nous essayons des configurations possibles de l'action pour en éprouver la consistance et la plausibilité. Cette expérimentation avec les paradigmes relève de ce que nous appelions plus haut l'imagination productrice. A ce stade, la référence est comme tenue en suspens : l'action imitée est une action *seulement* imitée, c'est-à-dire feinte, forgée. Fiction, c'est *fingere* et *fingere* c'est faire. Le monde de la fiction, en cette phase de suspens, n'est que le monde du texte, une projection du texte comme monde.

Mais le suspens de la référence ne peut être qu'un moment intermédiaire entre la précompréhension du monde de l'action et la transfiguration de la réalité quotidienne opérée par la fiction elle-même. Le monde du texte, parce qu'il est monde, entre nécessairement en collision avec le monde réel, pour le « refaire », soit qu'il le confirme, soit qu'il le dénie.

tique de l'idéologie contemporaine est celle-ci : admettons que l'idéologie consiste aujourd'hui dans la dissimulation de la différence entre l'ordre normatif de l'action communicative et le conditionnement bureaucratique, donc dans la dissolution de la sphère d'interaction médiatisée par le langage dans les structures de l'action instrumentale, comment faire pour que l'intérêt pour l'émancipation ne reste pas un vœu pieux, sinon en l'incarnant dans le réveil de l'action communicative elle-même ? Et sur quoi appuierez-vous concrètement le réveil de l'action communicative, sinon sur la reprise créatrice des héritages culturels ?

4. Ce rapprochement inéluctable entre le réveil de la responsabilité politique et la réanimation des sources traditionnelles de l'action communicative m'amène à dire un mot, pour terminer, sur ce qui a paru être la quatrième et la plus formidable différence entre conscience herméneutique et conscience critique. La première, disions-nous, est tournée vers une entente, vers un *consensus* qui nous précède et, en ce sens, qui est ; la deuxième anticipe le futur d'une libération dont l'idée régulatrice n'est pas un être mais un idéal, l'idéal de la communication sans bornes et sans entraves.

Avec cette antithèse apparente, nous touchons au plus vif, mais peut-être au plus vain du débat.

Car enfin, dira l'herméneute, d'où parlez-vous quand vous en appelez à la *Selbstreflexion*, si ce n'est pas de ce lieu que vous avez vous-même dénoncé comme un non-lieu, le non-lieu du sujet transcendantal ? C'est bien du fond d'une tradition que vous parlez. Cette tradition n'est peut-être pas la même que celle de Gadamer ; c'est peut-être précisément celle de l'*Aufklärung*, alors que celle de Gadamer serait celle du romantisme. Mais c'est bien encore une tradition, la tradition de l'émancipation, plutôt que la tradition de la remémoration. La critique aussi est une tradition. Je dirais même qu'elle plonge dans la plus impressionnante tradition, celle des actes libérateurs, celle de l'Exode et de la Résurrection. Peut-être n'y aurait-il plus d'intérêt pour l'émancipation, plus d'anticipation de la libération, si s'effaçait du genre humain la mémoire de l'Exode, la mémoire de la Résurrection...

S'il en est bien ainsi, rien n'est plus trompeur que la prétendue antinomie entre une ontologie de l'entente préalable et une eschatologie de la libération. Nous avons rencontré ailleurs ces fausses antinomies : comme s'il fallait choisir entre la réminiscence et l'espérance ! En termes théologiques : l'eschatologie n'est rien sans le récitatif des actes de délivrance du passé.

En esquissant cette dialectique de la remémoration des traditions et de l'anticipation de la libération, je ne veux aucunement abolir la différence entre une herméneutique et une critique des idéologies. Chacune, encore une fois, a un lieu privilégié et, si je puis dire, des préférences régionales différentes : ici, une attention aux héritages culturels, axée peut-être de façon plus décidée sur la théorie du texte ; là, une théorie des institutions et des phénomènes de domination, axée sur l'analyse des réifications et des aliénations. Dans la mesure où l'une et l'autre ont besoin de toujours se régionaliser pour s'assurer du caractère concret de leur revendication d'universalité, leurs différences doivent être préservées contre tout confusionnisme. Mais c'est la tâche de la réflexion philosophique de mettre à l'abri des oppositions trompeuses l'intérêt pour la réinterprétation des héritages culturels reçus du passé et l'intérêt pour les projections futuristes d'une humanité libérée.

Que ces deux intérêts se séparent radicalement, alors herméneutique et critique ne sont plus elles-mêmes que... des idéologies !